

**« L'Empire du silence » : une ode aux souffrances du Congo, pays au
conflit inextinguible**

Jacques Mandelbaum

Le réalisateur Thierry Michel fait la synthèse de son travail mené pendant trente ans autour du pays blessé par presque autant d'années de guerre.

L'AVIS DU « MONDE » - À NE PAS MANQUER

A 69 ans, le réalisateur belge Thierry Michel a bâti, au sein de son œuvre, une sorte de cathédrale filmique consacrée à l'actuelle République démocratique du Congo, ex-Congo belge. Ses quelque treize films, réalisés entre 1992 et 2022, qui constituent une incomparable radiographie politique, sociale et anthropologique de ce pays, et des affres historiques qui l'ont tour à tour façonné et défiguré depuis la colonisation.

Dernier opus en date, L'Empire du silence se présente comme la somme du travail mené par le réalisateur depuis trente ans, et sans doute aussi comme l'apothéose de la passion, de l'empathie et de la colère dont il procède. Vaste synthèse historique d'un pays en guerre depuis plus de deux décennies et qui n'aura cessé d'être saigné, au vu et au su du monde entier, ce film procède surtout d'une dénonciation cinglante de ce scandale, d'une tentative de vaincre la loi du silence. Il est à ce titre une claque, dont il est à craindre que l'effet - alors que tous les regards se tournent aujourd'hui vers le martyr de l'Ukraine - ne soit de nouveau tragiquement atténué.

Pourquoi ce pays grand comme l'Europe, aux ressources exceptionnelles, est-il l'un des plus pauvres du monde ?

Aussi bien, l'interrogation fondamentale inlassablement croisée dans l'œuvre africaine de Thierry Michel est ici saisie à bras-le-corps : pourquoi ce pays grand comme l'Europe, aux ressources exceptionnelles en minerais, est-il l'un des plus pauvres du monde ? Et pourquoi l'état de

guerre avérée ou larvée qui y sévit depuis près de trente ans et qui a fait des millions de morts ne fait-il l'objet d'aucune sanction internationale ? Il est à redouter que la réponse soit la plus cruelle que l'on puisse imaginer : parce que cela, directement ou indirectement, arrange tout le monde. Le pouvoir en place. Les rebelles. Les pays environnants. L'Occident. Tous les acteurs de ce conflit inextinguible, tels des charognards autour d'un animal blessé, n'ont de cesse de profiter de ses ressources vitales.

Complexité des motivations

Ce film, dont le classicisme formel, la subjectivité discrète, l'humanisme blessé sont les meilleurs atouts, se déploie selon deux axes. D'une part une suite de tableaux expressionnistes des crimes, entraperçus grâce à une patiente collecte d'archives. D'autre part une reconstitution pas à pas, patiente et complexe, de l'inextricable échec des causes et des responsabilités qui les expliquent. Sur le premier de ces points, c'est l'enfer et ses cohortes. Exodes et déplacements de population, massacres aveugles, charniers, enfants dévorés par les insectes, famine, maladie, enfants-soldats... Voici ce qu'en dit le journaliste Deogratia Namujimbo : « Les corbeaux avaient mangé tellement de cadavres qu'ils ne pouvaient plus voler. » Un mot qui fait image et se passe de plus longs commentaires.

Encore faut-il tenter de comprendre de quoi il retourne, tâche rendue malaisée par la longueur inaccoutumée du conflit, la complexité des motivations (cycle des vengeances, désir d'expansion territoriale, pillage des richesses, logiques tortueuses de l'impunité...), la multiplication des belligérants, l'absurdité de ce qui tourne rapidement à une guerre de tous contre tous. Tout s'origine durant la fin du règne de Mobutu, sous l'autorité chancelante duquel les auteurs hutu du génocide rwandais perpétré en 1994, accompagnés d'un million de civils, se réfugient sur le territoire de ce qui se nomme alors le Zaïre, pour échapper au jugement et à la vengeance du gouvernement tutsi qui s'est alors établi. Face à leurs incursions régulières dans le territoire rwandais, le gouvernement rwandais de Paul Kagame lève une armée qui pourchasse et décime les milices hutu, mais aussi beaucoup de civils, en territoire zaïrois.

Dans la foulée de cette incursion, une alliance tactique avec Laurent-Désiré Kabila, le principal opposant du président Mobutu, permet aux milices hutu de mettre la main sur les gisements du pays, et au second de chasser Mobutu du pouvoir, en mai 1997. Toutefois, lorsque Kabila tente de repousser ses alliés du pays pour recouvrer sa souveraineté, c'est, en 1998, une nouvelle guerre qui s'embrace. Les Rwandais, accompagnés de leurs alliés de l'Ouganda et du Burundi, reviennent pour massacrer cette fois les Congolais eux-mêmes, avec l'appui d'une rébellion intérieure constituée d'une multitude de milices et de petits chefs de guerre. Kabila peut, quant à lui, compter sur l'alliance d'autres pays africains, tels l'Angola et le Tchad. Cette deuxième guerre du Congo, élargie à une partie du continent africain, fera trois millions de morts. Censément éteinte en 2002, sous le mandat de Joseph Kabila, qui a pris la suite de son père assassiné et qui intègre des membres de la rébellion dans son gouvernement, elle ne cessera jamais, en vérité.

L'autre volet du film concerne les efforts des Nations unies pour établir les responsabilités des crimes. Elle n'est pas moins désespérante. Le rapport Mapping, qui identifie tant les crimes de guerre que leurs auteurs, lesquels se comptent par centaines, dort dans un tiroir depuis douze ans, tandis que le docteur Denis Mukwege, gynécologue congolais et Prix Nobel de la paix, remue la terre entière et met sa propre vie en danger pour exiger la constitution d'un tribunal international. Le film passe ainsi, dans un désespoir aussi inexorable que le silence du fleuve Congo.

Documentaire belge de Thierry Michel (1 h 50).

Jacques Mandelbaum